

CHAPITRE XI.

L'ENSEIGNEMENT PRIMITIF.

LES ANGES.

Rétablissons hautement une vérité que l'incrédulité s'efforçait surtout de nous dérober; à savoir la constitution primordiale de la société humaine par le Créateur, et la puissance de civilisation dont elle fut d'abord douée.

Attestons que l'homme a tout reçu, et que de lui-même il n'a rien produit. Le système de l'invention des langues, des sciences, des arts, par des observations graduelles, est chaque jour plus discrédité. Jamais des essais successifs n'eussent enfanté une organisation générale et complète. Tout fut accordé à l'homme simultanément. Devant vivre en société, il reçut tout ce qui constituait sa destination. Ne pouvant éluder cette conséquence rigoureuse, M. Benjamin Constant se vit contraint à désobliger ses anciens amis, en confessant « que l'état sauvage n'est point celui dans lequel s'est trouvée l'espèce humaine à son origine¹. » Le professeur Damiron

¹ De la Relig. consid. dans ses formes, etc., t. I, p. 153, 157.

a aussi été forcé d'admettre un mode de révélation primitive, des idées vitales sans lesquelles la société n'eût pu que se dépraver et périr. « Il était de la sagesse divine de les lui donner en la constituant, dit-il; c'est pourquoi le rôle de révélateur a dû succéder pour Dieu à celui de créateur. Il a produit et puis il a instruit¹. » Un maître de la nouvelle philosophie a fait encore cette déclaration mémorable : « Dire quel homme a pu inventer la parole et créer des langues, est une *haute folie*, si ce n'est une *impiété*². »

Toutes les cosmographies rappellent la connaissance des choses donnée à l'homme par des êtres supérieurs. Les moyens de produire le feu lui furent enseignés, et la mythologie prit pour symbole de la science le feu qui avait été la première application de l'intelligence. Le secret de forger le fer dut accompagner celui de faire le feu. Homère place dans le ciel les forges de Vulcain. — Sans la flamme et le fer, nul agent capable de pénétrer les forêts, de défricher le sol, d'ouvrir, pour les féconder, ses entrailles. Car les fruits des arbres ne sont point la nourriture propre à l'homme; son aliment personnel c'est le blé que la terre jamais ne donne, souvent refuse, et ne livre qu'en échange de la sueur tombée sur son sein; le blé, dont la culture est

¹ Essai sur l'hist. de la philos. en France au 19^e siècle.

² Ballanche. Essai sur les institutions sociales.

presque universelle, et la semence primitive inconnue; le blé, demeuré parmi les peuples, se multipliant avec eux, et dont l'origine existe comme la leur, placée dans les hauteurs inaccessibleles. — C'est en vain que Bailly a torturé une étymologie de Linnée, pour y trouver que le blé croît spontanément sur les hauteurs du nord-ouest de l'Asie; le grand naturaliste a parlé de l'avoine, si nécessaire à des populations qui vivent à cheval, et nullement du blé qui produit notre pain. Observons encore que par exception à toutes les productions terrestres, le blé n'a pas été donné, mais seulement prêté à l'homme; que celui-ci le répand ou le réduit selon son activité ou sa négligence, qu'il est, à la rigueur, le maître d'anéantir ce dépôt; sauf à expier par les tourmens de la famine et la mort, la transgression de la loi qui le soumet au travail; loi inexorable, dont le principal accomplissement s'exécute dans la culture même du blé, les grands labours, les longues fatigues qu'elle nécessite, et qui rappellent incessamment l'arrêt prononcé contre la race humaine: « La face couverte de sueur, tu te nourriras de pain. » Remarquons ce nom de *pain* prononcé par l'Éternel, avant d'avoir nommé le blé! Ce mot de l'industrie confondu avec celui de la nature, pour montrer quelle alliance formera l'homme, quel symbole deviendra l'aliment destiné à sa subsistance.

Visiblement le pain fut créé pour l'homme. Tous les animaux qui, rangés sous sa loi, associés à son sort, deviennent en quelque sorte ses organes, se nourrissent volontiers de pain; tandis que les hôtes farouches des bois reconnaissant que cette nourriture ne leur appartient point, après l'avoir flairée s'en éloignent¹. »

L'usage du blé ne fut pas un des moindres liens sociaux. Les diverses façons de labour, l'amendement du terrain, les semailles, le sarclage, la moisson, le foulage, le vannage, la trituration, la panification, la cuisson au four, sont autant d'opérations qui exigent un concours mutuel de forces, et maintiennent, par une nécessité constante, le rapprochement des hommes. Aussi les mythographies nous montrent-elles l'institution de la propriété et des lois sortant de la culture du blé. — Partout les divinités qui donnèrent le blé à l'homme, lui apprirent les règles de la justice. — Isis en enseignant aux Égyptiens l'usage du froment et de l'orge, leur donna leur première législation². — L'invention des lois fut attribuée à Cérès, parce qu'elle avait appris aux hommes le labou-

¹ Les exceptions à cette loi sont rares. Généralement les bêtes sauvages qui mangent du pain sont susceptibles d'éducation. Le chameau, le bœuf, le cheval, le mouton, l'éléphant, le chien, le chat, les oiseaux domestiques, aiment le pain; d'autres animaux qui, dans l'état sauvage, refusent le pain, y prennent goût quand on les peut domestiquer. L'ours, le sanglier, le renard, la marmotte, l'écureuil, le cerf, le daim, etc.

² Diod. de Sic., *Bibl. hist.* liv. I. ch. 14, p. 44.

rage¹. — Orphée est dit avoir porté aux Peslages de la Samothrace, le blé qui devint l'instrument de leur civilisation. = Au rapport de Pline, les Latins ignorant la panification, ne vécurent que de bouillie durant quatre cents ans. — Le blé est si évidemment un prêt traditionnel fait à la race humaine, et le signe des communications sociales, que pendant long-temps, les druides portèrent dans la cérémonie du gui de chêne, un pain, comme emblème de leur antique science.

La distinction des plantes salutaires et des plantes funestes, nécessitait également un enseignement spontané. Tout essai eût été fatal à l'homme, et aurait, dès le principe, réduit peut-être, jusqu'à la destruction, sa race si peu nombreuse. C'est ce que confirme Hippocrate nous disant que « sans le secours d'Esculape qui tenait de son père ces secrets, jamais les hommes n'auraient pu inventer les remèdes² » D'accord en cela avec ces paroles du livre de l'Éclésiastique : « Dieu a fait connaître aux hommes les remèdes... C'est lui qui a institué le médecin³. » Dans son histoire naturelle, Pline fait aussi descendre des cieux la médecine⁴. Nous voyons en effet l'usage de chercher des remèdes en consultant les oracles.

¹ Macrob., *Saturnalior.* lib. III, cap. 12.

² Hippocrat., *Epist. ad philop. opp.*, t. II, p. 896.

³ L'Éclésiastique, ch. 38, v. 1, 2, 4.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, liv. XXIX, ch. 1.

Le sage Hippocrate ne doutait point non plus que les arts ne nous eussent été communiqués. Epicharme disait : « L'homme n'a inventé aucun art ; ils lui viennent tous de Dieu, et la raison humaine est née de la raison divine¹. » Dans son livre des lois, Cicéron exprime la même opinion : « *Antiquitas proximè accedit ad Deos.* » En reconnaissant ces faits cosmogoniques, le besoin d'une instruction primordiale, en attribuant aux dieux l'invention des arts et la constitution des nations, l'antiquité confessait l'impuissance de l'homme à obtenir ces résultats par des ébauches successives.

Les manifestations de l'auteur suprême aux créatures par des êtres intermédiaires, se retrouvent dans la plupart des traditions. Tantôt ce sont des dieux qui viennent s'asseoir à la table des hommes justes, tantôt ce sont des dieux qui prennent des traits mortels et parcourent la terre pour éprouver la vertu². Les Chaldéens, réputés les plus anciens des peuples, rapportent que « la première année, il parut sur la terre un être sous une figure à demi-humaine, qui instruisit les hommes dans l'écriture, les sciences et les arts³. » Au dire des Egyptiens, le dieu Thot leur apprit les lettres et les nombres.

¹ Epicharm., *Ap. Euseb. præpar. Evang.*, lib. XIII, c. 13.

² Hésiod., *In Origen. adv. Celse.* I, 1, opp. 4, n° 76, p. 563.

³ Béroze, par Alex. Polyhistor dans le Syncelle, *Chronographia*, p. 28, édit. de 1652.

La Genèse et le Bagavadam mentionnent également les nouvelles instructions données aux hommes après le déluge¹. C'est une chose bien digne d'attention que la croyance universelle à des intelligences supérieures, et la concordance des divers récits sur la nature et l'histoire de ces êtres surhumains.

Les Chinois honoraient les anges d'un culte particulier. Khoung-Tseu (Confucius) a traité de leur essence. Tseu-Ssé son petit-fils le rappelle dans son livre Tchoûng-Yoûng (l'Invariable Milieu)². — Les riverains de la mer Vermeille rapportent que Dieu créa des êtres invisibles qui se révoltèrent contre lui, et qui sont ses ennemis aussi bien que ceux des hommes. Ils leur donnent le nom de fourbes, et de menteurs³. — Les Californiens septentrionaux disent : « *Celui qui est vivant a créé des êtres invisibles qui se sont révoltés contre lui*⁴. » — D'après les Indous, « ils s'éloignèrent de l'obéissance qu'ils lui devaient..... Ils dirent en eux-mêmes nous voulons gouverner..... Ils trompèrent d'autres anges et corrompirent la fidélité de plusieurs; l'Éternel les fit avertir de leur crime, mais eux qui se flattait d'être indépendans, persistèrent dans leur désobéissance, l'Éternel commanda

¹ Genèse, lib. V; Bagavadam, liv. VIII.

² L'Invariable milieu, trad. d'Abel Rémusat, ch. 16, p. 57.

³ Venegas, *Hist. nat. et civ. de la Californie*, part. I, sect. 3.

⁴ *Bibliot. univ. Genève*, 1822.

alors de les chasser du ciel et de les précipiter dans l'Onderah (l'enfer) pour y souffrir des tourmens continuels¹. » — « Au temps où il y eut une dispute et une guerre entre les anges et les démons, les anges eurent la victoire². » — « Quelle différence entre un déva (ange) et un dâvana (démon), amis par leur nature l'un de la justice, l'autre de l'iniquité, attachés l'un à la vertu, l'autre au vice³. » Les Scandinaves admettaient les anges (œsers). Ils reconnaissent aussi le combat livré entre eux dans le ciel avant l'existence de la terre⁴. — Les Arabes appelaient le chef des mauvais anges, Iba (le réfractaire), Scheitan ou Satan (le calomniateur⁵). — Le système religieux thibétain-mongol renferme tout notre enseignement sur la chute des esprits rebelles et leur exil éternel, après une grande bataille livrée dans le ciel⁶. — Les Mexicains croyaient à la punition des méchans par les démons⁷. — Les Péruviens appuyaient cette idée d'une grande horreur pour Satan qu'ils désignaient du nom de *Cupay*, ne le nommant jamais sans cracher par terre en

¹ Le Shastah bhade dans le *Phagvat geeta*; traduction de M. Parraud.

² *Oupnek'hat*, trad. d'Anquetil, t. II, p. 294.

³ L'Haricansa. — L'Anglois, *Monumens littér. de l'Inde*.

⁴ *Edda islandorum*. Dæmesaga, 3, 4, 6.

⁵ Herbelot, *Bibl. orient.*, art. *Div.*, t. II, p. 322, 323.

⁶ Benj. Bergmann, *Exposit. du syst. relig. thib.-mong.*

⁷ Vincent-le-Blanc, *Voyages*, part. III, ch. 9.

signe de malédiction¹. — Dans les croyances des Kalmouks une voix se fit entendre d'en haut. C'était celle des Tengris qui ne cessent de veiller sur les destinées des hommes : elle annonça qu'il tomberait une pluie abondante.... (le déluge)² — Les Parsis pensent que les génies subalternes ont un pouvoir absolu sur les choses que Dieu leur a confié³. — Les diverses peuplades des bords de l'Orénoque désignent le démon par un nom propre, que chacun lui donne selon l'énergie de sa langue⁴. — Les Scythes reconnaissaient l'existence des génies que nous appelons anges⁵. — Les Thraces admettaient ces intelligences supérieures⁶. — Les Gètes, les Massagètes professaient à cet égard une doctrine semblable⁷. — Il résulte des récits d'Olaüs Magnus et de Jornandès, que les Goths partageaient la croyance générale sur les esprits invisibles⁸. — Les Celtes avouaient ces génies supérieurs, et pratiquaient diverses rits en leur honneur⁹. — Quant aux Grecs, leur culte des

¹ Garcilasso, *Hist. des Incas*, partie 2, ch. 18.

² Malte-Brun, *Précis de géographie*. — Passage kalmouk traduction en russe par le protocole de Stavropol.

³ Mandelso, *Voyage d'Oléarius*, t. II, p. 215.

⁴ Gumilla, *Hist. nat. de l'Orénoque*, ch. 28.

⁵ Hérodote, liv. 4. — Tertull., *De Animâ*, c. 2.

⁶ *Lucian. opera*, t. II, p. 152. — *Photii Bibliot.*, liv. 45.

⁷ Hérodote, liv. 4, ch. 94. — Diog. Laër., liv. 8. *Vit Pithag.*

⁸ Olaüs Magnus, *Hist. de Gent. Septent. Adam bramensis-Jornand. de rubus goticis*.

⁹ Pelloutier, *Histoire des Celtes*.

dieux secondaires, des demi-dieux, n'était qu'une altération du dogme sur les essences qu'ils tenaient des Egyptiens et des trafiquans de la Phénicie. Le savant Huet l'a clairement démontré¹. — Thalès et Pythagore reconnaissaient l'existence des substances spirituelles qui agissent dans notre sphère². — Eschyle a parlé de la chute des anges rebelles après un combat³. — Empédocle enseignait que les mauvais démons sont punis du crime qu'ils ont commis⁴. — Dans son Électre, Euripide suppose les perfides suggestions d'un mauvais génie⁵. — Et Platon qui maintes fois mentionne la doctrine générale sur les esprits invisibles, va même dans le Timée, jusqu'à nous parler de son ange familier.

Ces faits constatés et livrés à l'impartialité, sinon à la foi des lecteurs, rappelons que par suite des enseignemens supérieurs, des révélations qui marquèrent l'époque palingénésique, loin d'avoir languï durant des milliers d'années, informe de langage, de mœurs et de culte, la famille humaine fut constituée dans l'entier complément de son organisation; douée de la vigueur d'une extension haute et rapide, possédant une puissance inconnue dans la génération de la pa-

¹ Huet, *Almetanæ quest.*, lib. 2, cap. 4, p. 125-137.

² Diog., Laert., in *Thalet. in Pithag.*

³ *Prometh.*, scèn. III; édit. Schütz.

⁴ *Plutarch. de Isid. et Osir.*

⁵ *Electre*, quatrième acte.

role, ayant un génie d'expressions si profond, que son seul souvenir produisit plus tard la croyance à la force magique des noms des cabalistes et des nécromanciens. — La société dut être primitivement initiée aux divers mystères des sciences, aux principes de l'astronomie, de la statique, de l'hydraulique, de la mécanique, de la navigation, de l'architecture, et à de nombreux procédés depuis long-temps perdus. Car à travers les âges héroïques, l'industrie de l'homme apparaît tout d'abord revêtue de formes gigantesques. Que penser de l'art et des machines qui élevèrent ces constructions effrayantes, nommées cyclopéennes, dont les débris écrasent nos chétifs monumens? Que dire des fortifications inaccessibles, des jardins exhausés, des aqueducs aériens de Babylone, et des merveilles inouïes de Thèbes, de Persépolis, d'Ecbatane? Comment expliquer ces monstres de granit qui mettent quatre mille ans à cacher sous les sables leurs croupes immenses, ces colosses, ces propylées égyptiennes, et ces montagnes de pierres dressées au bord du Nil, vestiges éternels d'une éphémère vanité! Qui trouva le secret de cette peinture dont quarante siècles n'ont pu ternir la fraîcheur? Qui inventa l'indestructible ciment, inconnu depuis les Romains, et dont la ténacité résiste mieux que la pierre au fer démolisseur? D'où est sorti le secret des édifices phéaciens et

des arts si perfectionnés des Etrusques? — L'étude du passé démontre que loin d'avoir grandi par ses propres efforts, l'homme n'a fait que décroître. Il incline au dépérissement; et sans l'action constante du regard de la Providence qui toujours le relève et le maintient, sa race serait dès long-temps éteinte. — Comment donc avait-on osé prétendre qu'il s'était fait lui-même?

Reportons-nous aux années qui suivirent l'écoulement des eaux diluviales. Ici l'histoire est empreinte d'une tradition mystérieuse sur un événement social connu sous le nom de Tour de Babel ou confusion des langues, et plus généralement de dispersion des peuples. — Eupolème, Josèphe, Eutychieus le rappellent. La mythologie, qui n'est qu'une histoire algébrique, l'a retracée allégoriquement dans le tableau de l'escalade des titans. Sans adopter, au sujet de la monstrueuse Tour et de la division des langues, le sentiment de saint Grégoire de Nysse, de Leclerc, de Simon, bien qu'ils puissent sembler rationnels, nous nous bornerons à soutenir historiquement l'existence positive d'un monument extraordinaire et colossal, sauf à la science profane de le considérer ou comme un projet audacieux, ou comme un simple témoignage de la séparation et de la migration des peuples. On ne peut nier que l'image de cette Tour chronologique et l'idée attachée à son signe, ne soient

gravées dans les annales des grandes nations. Les Mexicains l'ont gardée sur leur lointain continent, et les Chinois n'en sauraient perdre la mémoire. La forme et le nom de cette Tour ont passé dans leur écriture. Une lettre de leur langue qui signifie l'adieu, la séparation, représente la mystérieuse Babel ¹.

¹ M. de Humboldt, *Vues des Cordillères.—Mémoires concernant les Chinois.*

CHAPITRE XII.

L'IDOLATRIE.

Les peuples s'étant séparés, emportèrent chacun sous son nouvel hémisphère, le souvenir de la faute et la promesse de sa réparation. Dans la suite des temps, l'orgueil de la science enferma au fond des sanctuaires la vérité, l'enveloppa d'un voile mythique. L'homme se plut à cacher à l'homme la première nécessité de sa destination. Les traditions paternelles souvent ne lui furent transmises que sous la forme allégorique. Peut-être pour la préserver de l'altération qu'elle eût subie dans la version populaire, on décomposa la grande vérité du dogme. Ses faits, ses enseignemens accessibles aux communes intelligences, furent représentés en signes d'une valeur ésotérique. Au lieu de simplifier on symbolisa.

Le sens caché restant incompris pour la multitude, elle finit par adresser à l'emblème, les hommages dus à l'être qu'il représentait.

Les prêtres, les initiés adoraient l'objet, et les

peuples le signe. Ces défigurations insensiblement amenèrent l'idolâtrie. L'idolâtrie s'attacha comme une lèpre à certaines nations et se transmit de race en race sur le sol qu'elles occupaient. Les peuplades limitrophes des terres d'Israël adoraient le soleil, les constellations, de monstrueux emblèmes; et les Hébreux montrèrent une opiniâtre inclination à partager leurs erreurs. Moïse et Mahomet ont dénoncé trop formellement, à plus de deux mille ans de distance, l'idolâtrie incurable de certaines régions, pour ne pas la reconnaître tenace et rebelle dans les mêmes lieux où elle prit naissance. Le prophète de la Mecque a, sans le vouloir, rendu témoignage aux prophètes de Jérusalem; et le *Koran* est venu confirmer la *Sagesse*. Mais il ne faut point violenter la raison, repousser l'histoire, les récits de nos missionnaires et ne voir dans tout cet univers, jusqu'à la venue du Sauveur, qu'un abrutissement stupide, et croire que les plus grands génies de l'antiquité aient adoré bêtement des bêtes, des légumes, des minéraux.

Quand les Israélites, habitués aux rites égyptiens et peu familiers au culte pur de la divinité, demandèrent à Aaron de leur faire des dieux qui marchassent devant eux, celui-ci n'osant, par faiblesse, résister aux irritables volontés du peuple à tête dure, lui fit un veau en or. Aaron prit pour idole la lettre secrète de l'unité

divine; le veau, signe hiéroglyphique d'un seul dieu, parce qu'il naît seul, qu'il est l'emblème de la fécondité, de l'abondance (les vaches grasses du songe de Pharaon).

Cette image fut donc la représentation d'un attribut du créateur, l'unité, et non une divinité même¹. Il en était ainsi des prétendus dieux de l'Égypte, cynocéphales, ibis, scarabées, chats, crocodiles, serpens, etc.; ces figures, d'abord simples lettres hiératiques, honorées comme telles par les prêtres, furent ensuite adorées par la foule. — Le scarabée représentait la régénération, la vie renouvelée. — Le lion versant l'eau par les pattes, indiquait l'époque des ablutions, la crue du fleuve. — L'homme à tête d'ibis désignait l'inondation. — Le lotus en marquait une époque. — Le crocodile en exprimait une autre, celle où l'eau devenait bonne à boire. Il signifiait en propres termes, *eau potable*, parce que lorsqu'arrivait la décroissance du Nil, et que le limon rouge, les immondices flottant à sa surface, disparaissaient; au nord de l'Heptanomide, se montraient alors les crocodiles², sur les terres

¹ Aaron choisit entre tous les signes celui qui était le plus simple (et qui rappelle le dieu Apis du Nil, la vache Io des Grecs, la vache sacrée du Gange). Pour lui, le veau n'était qu'un symbole; mais pour le peuple c'était une divinité; aussi le peuple seul fut-il puni de son aveuglement.

² Les crocodiles, dans le reste de l'année, ne descendent jamais au-dessous du Saïd. Il est très rare d'en voir à 60 lieues au nord des cataractes.

inondées, et dès ce moment on usait sans crainte de l'eau du fleuve. Le crocodile marquait une époque; il servait pour ainsi dire de nilomètre; il fut donc représenté dans l'écriture sacerdotale. Le peuple le mit au rang des choses sacrées, mais n'imagina point que ce reptile amphibie fût un dieu.

« Les Egyptiens avaient choisi, dit Champollion, parmi toutes les classes des êtres vivans qu'ils nourrissaient, un animal qu'ils consacrèrent à chacune des divinités... Ces animaux consacrés avaient, selon les idées de ce peuple, soit par leur forme, soit par leurs qualités distinctives, réelles ou supposées, des rapports directs avec l'être mythique dont ils étaient les images vivantes dans les temples. Ce fut au dieu, et non à l'animal, son emblème, qu'on adressa directement les offrandes et les prières ¹. »

Ni la Phénicie, ni l'Égypte ne furent le berceau de l'idolâtrie; elle prit naissance en Chaldée. Le culte des astres sortit de leur étude. Les traditions de l'Orient font descendre de Ninus ² ces erreurs; leur source remonte peut-être plus haut.—Nous lisons que Nachor et Tharé, père d'Abraham, avaient adoré des dieux étrangers. Lorsque Abraham quittant la Chaldée se rendit

¹ Champollion jeune, *Notice sur les monumens égyptiens du Musée*, p. 38.

² Josephé, *Hist. des Juifs*, t. I, p. 26.

en Égypte, l'idolâtrie n'y régnait point encore. Pharaon averti en songe que Sara, qu'il avait enlevée, n'est point la sœur, mais l'épouse d'Abraham, la lui remet aussitôt, et lui reproche de l'avoir exposé à la colère de Dieu.—En Phénicie, le roi de Gêrar, Abimelech reconnaît aussi le vrai Dieu.—Le roi de Salem, Melchisédec, prêtre du Très-Haut, offrit en sacrifice du pain et du vin lorsque Abraham eut délivré Loth des mains de Chodorlahomor et de ses alliés.—Le Koue-iu atteste qu'en Chine « les anciens empereurs honoraient le Chang-ti (le Seigneur suprême) et les esprits des clartés, et qu'ils les servaient respectueusement ¹. »

Ce fut par contagion et non par épidémie que s'étendit l'infection idolâtre.—Au rapport de Sanchoniaton, il n'y eut en Phénicie aucun hiérophante avant le fils de Tabion. Il tourna en allégories les choses sacrées, et confia sa méthode aux prêtres, qui la transmirent à leurs successeurs ².—Selon Hérodote, Mélampe instruit par les Egyptiens d'un grand nombre de cérémonies, les introduisit dans la Grèce; apprit à ses habitans le nom de Bacchus et les pratiques de son culte ³.—C'est ainsi que de proche en proche s'étendit la fable.

¹ *Nouveau journal asiatique*. Décembre 1830.

² Philon de Biblos. Euseb., *Præpar. evang.*, lib. I, cap. 10.

³ Hérodote, liv. II, ch. 49.—Diod., liv. I, sect. 2, ch. 26.

Le dogme primitif étant commenté à l'aide de figures, se trouva extérieurement déformé et même travesti, suivant les mœurs opposées des nations; mais dans sa substance, il demeura conforme au type général. — Le fond des diverses mythologies resta identique. — Croire que les prêtres de l'Inde ou de l'Égypte aient enseigné la divinité d'un animal, d'un légume, ce serait étrangement méconnaître l'état de leur civilisation. « A qui persuadera-t-on, demande M. Jomard, que le magnifique temple d'Edfoû ait été élevé en l'honneur d'une brute, sans autre objet que d'y brûler perpétuellement de l'encens devant elle, et de faire tomber une province entière à ses pieds? Quoi! les mêmes hommes qui avaient des notions si étendues sur le système cosmique, et qui cultivaient toutes les sciences naturelles, auraient été livrés à une aussi vile superstition que désavouerait la plus profonde ignorance ¹? »

Il résulte des observations de Fréret, de Grozier, et des remarques de Parisot, que les anciens Chinois, les mages et les Perses n'étaient point adoreurs des statues; qu'ils leur rendaient un culte purement symbolique.

Les Siamois, les Indous ont aussi expliqué aux missionnaires ² les hommages dont leurs

¹ *Description des Antiquités d'Edfoû.*

² *Hist. de l'établ. du christ. dans les Indes orient.*, t. I, ch. 27

déités de métal sont l'objet: c'est plutôt une vénération emblématique qu'une adoration réelle. On rencontre parmi ces peuples, nombre d'esprits grossiers incapables de s'élever au-dessus des figures qu'embrasse le regard, mais leur superstition ne doit pas être confondue avec leur religion même. Il faut bien se garder de ressembler à ces sectaires qui osent nous taxer d'idolâtrie, parce que nous honorons dans nos églises les images des saints, et que nos bons campagnards, nos matelots ont de naïves préférences pour telle statue ou telle chapelle. Ainsi à Chartres, c'est la vierge de la corniche et non la vierge de l'autel, que le Beauceron aime à prier. A Marseille, c'est Notre-Dame de la Garde, et non celle de la cathédrale, qu'invoque le marin en péril.

Certainement l'idolâtrie fut très répandue et très aveugle, surtout par la pratique; mais il est pourtant à remarquer qu'en général tous ces peuples qui se courbaient devant une pierre, attendaient un grand réparateur, et que même leurs sacrifices cruels témoignent de la catholicité de leur mythe.